

L'ÉTUDIANT LIBÉRAL



LIÉGEOIS
POLITIQUE
LITTÉRAIRE
HUMORISTIQUE

BI-MENSUEL

défend les idées libérales et pas nécessairement le parti libéral

Affilié à l'Union de la Presse Périodique Belge
Union Professionnelle reconnue.

REDACTION : Hubert THIBERT rue Raikem, 26, Liège	DIRECTION POLITIQUE : Georges MOREAU 14, place Foch, Liège	ADMINISTRATION : Charles DORMANN 246, rue Basse-Wer, Liège C. Ch. p. : 36885	La responsabilité des articles Incombe à leurs auteurs.	ABONNEMENTS : Bourgeois : 15 fr. Etudiants : 6 fr. Professeurs : 12 fr.	Honneur : 15 fr. 25 fr. 50 fr. et plus
---	---	--	---	---	--

Entre l'anarchie et la tyrannie.

L'état ANARCHIQUE se pourrait comparer à un régime routier qui laisserait les automobiles circuler sans code de la route. L'état DICTATORIAL est semblable à un régime de circulation où une autorité centrale fixerait impérativement à chacun quand il doit sortir sa voiture, où il doit se rendre et par quel chemin. L'état véritablement LIBÉRAL est celui où les automobilistes sont libres d'aller où bon leur semble, mais en respectant le code de la route.

(D'après Louis Rougier : « Les Mystères économiques »).

Le milieu étudiant a toujours été et est encore actuellement celui où souffre le plus de vigueur le vent d'anarchie.

Vivre en dehors de toute loi, ne point s'occuper des obligations nées du voisinage des autres individus, se libérer totalement de la contrainte sociale, quel beau rêve pour nos vingt ans !

Et, cependant, nous tous, les uns après les autres, nous devenons des « bourgeois » et nous nous laisserons absorber par la Société, nous nous laisserons noyer dans la masse inerte de gens qui croient et obéissent à l'autorité. Tout notre individualisme ne tendra plus qu'à refuser ce qui, dans l'organisation sociale, dépasserait le strict nécessaire.

Tout comme les corpuscules sont entourés puis assimilés par l'ambie qui s'en nourrit, de même les plus révolutionnaires d'entre nous se verront cernés de toutes parts par la Société.

Quoiqu'ils fassent, ils verront que leur liberté et leur indépendance se limite à la nécessité d'une organisation.

S'ils marchent dans la rue d'une grande ville, ils se verront contraints d'emprunter les trottoirs ; s'ils concluent des contrats et des conventions, ils tomberont sous l'autorité du code civil et des lois ; s'ils veulent vivre, ils leur faudra du argent et ils accepteront ainsi l'organisation économique et financière.

Peu à peu donc leur individualisme révolutionnaire sera bouffé par le complexe social, tout comme le corpuscule englobé par l'ambie est dissous par celle-ci.

Les plus faibles disparaîtront vite et de leur plein gré, car ils y trouveront un avantage et une protection que leur faiblesse ne leur procurerait point, les plus farouches, au contraire, résisteront, ils garderont le sentiment de leur personnalité et ils essayeront de trouver un compromis équitable entre leur soif de liberté et la nécessité sociale d'une organisation.

Mais tous seront pris par la contrainte du collectif et tous devront abandonner une partie de leur liberté intégrale.

Ils devront le faire parce qu'il est impossible de concevoir une société où régnerait l'anarchie totale. Il est impossible d'admettre qu'un homme puisse au nom de sa liberté voler son semblable et s'approprier les biens d'autrui parce qu'il ne reconnaît aucune limite à ses actes. Il est impossible d'accepter qu'un automobiliste se fiche des sens uniques parce qu'il n'admet point de restriction à sa liberté d'aller et de venir.

La liberté, ce n'est pas cela. La liberté, au contraire, nécessite un sens très développé de l'honnêteté et du respect de la personnalité et de la propriété d'autrui. L'absence de ces vertus civiques amènera l'autorité à ordonner une répression plus forte et une organisation plus stricte. Ils le savent très bien, les réalistes, les flamingants et les communistes, qu'en abusant de la liberté, la lui font plus de tort qu'en l'attaquant de front !

Heureusement, le peuple de chez nous est héritier de 1789 et le sentiment et la notion de vrai libéralisme sont inébranlables en lui.

Mais s'il est démontré qu'une organisation sociale est nécessaire pour empêcher l'anarchie et par le fait même garantir la liberté la plus complète possible, il est aussi démontré que les hommes sont naturellement hostiles à toute organisation et qu'ils ne l'acceptent

que dans la mesure du strict nécessaire. Comment dès lors se mettre en garde contre les excès et les abus des individus chargés d'ordonner la société ? Car il ne faut pas oublier que les dirigeants sont souvent enclins à oublier que toute organisation sociale et l'autorité qui doit l'imposer, trouvent leur source et leur raison d'être dans l'intérêt même des particuliers. C'est notamment ce qu'ont perdu de vue les dictateurs et les tyrans dont toute la politique ne poursuit que des fins personnelles ou nationales.

De nombreuses garanties sont donc nécessaires pour empêcher les pouvoirs d'outrepasser leurs buts : c'est l'objet du régime démocratique et de nos constitutions.

Le système répressif et non préventif de la répression des infractions permet aux hommes de jouir de leur liberté individuelle et tant qu'ils ne dérogent pas ; les garanties expresses de notre Constitution (1) assurent une liberté appréciable des particuliers et le respect de la séparation des pouvoirs d'après la théorie de Montesquieu, en distribuant dans des mains différentes les pouvoirs judiciaires, législatifs et exécutifs, donne aux individus une garantie fondamentale de la liberté politique, car celle-ci pourra être abolie seulement par la réunion sous une même tutelle de deux de ces pouvoirs. L'établissement, en un mot, du régime démocratique grâce auquel le peuple aura par le suffrage direct non seulement des garanties mais encore un contrôle sur ses gouvernants, permettra aux hommes d'empêcher l'autorité d'abusar de ses prérogatives et d'outrepasser son but.

Les citoyens seront certains de ce qu'on ne leur demandera pas une restriction de leur liberté ni le respect d'une organisation de la société plus qu'il n'est nécessaire, et acceptent une telle autorité avec d'autant plus de cœur et de loyalisme qu'ils auront participé à son choix.

La force de la discipline librement acceptée, voilà la force de la démocratie de tous les temps, voilà la force de la France et de l'Angleterre d'aujourd'hui.

Sur le plan international d'ailleurs, le problème est identique et la solution ne sera ni l'anarchie telle qu'elle régnait autrefois depuis 1835 et qui amène fatalement à la guerre, ni non plus la conquête des Etats les plus faibles par le plus fort. Nous avons foi, en effet, dans la libération future de l'Allemagne, de la Tchécoslovaquie, de la Pologne et de la Finlande, et contrairement au rêve de Hitler nous croyons que jamais un Etat, si puissant soit-il, ne parviendra à dominer suffisamment d'autres nations pour imposer son organisation internationale.

L'ordre et la Paix dans les rapports internationaux ne proviendront jamais d'une volonté imposée d'en haut, mais au contraire découleront de l'abandon par les Etats d'une partie de leur indépendance et de leurs prérogatives à un organisme centralisateur où ils se feront représenter. Peut-être même faudra-t-il prendre des garanties contre la tyrannie des gouvernements internationaux ?

En tout cas, le développement énorme et incessant des rapports et des liens de dépendance entre les Etats, de même que la rapidité et la facilité croissantes des communications, nous font espérer voir un jour la solidarité internationale s'imposer aux gouvernements des peuples comme la contrainte sociale et la solidarité nationale s'imposent aux particuliers.

Dans l'état actuel de la civilisation, de même que tous les individus sont pris par la contrainte sociale, de même dans la société internationale les Etats devront-ils accepter

(1) Liberté individuelle — Inviolabilité du domicile — Egalité devant la Loi — Inviolabilité de la propriété — Liberté des opinions — des cultes — des réunions — d'association — de l'enseignement — de la presse — Inviolabilité du secret des lettres — Droit de pétition — Libre usage des langues et responsabilité des fonctionnaires.

Ma Penne.

Un jour elle fut vierge et blanche immaculée. Sa fraîcheur, sa netteté et sa propreté lui donnaient un air de pucelle.

Et puis, le ciel a plu sur elle et puis, alors, tout doucement, comme se salissent les jeunes enfants au fur et à mesure qu'elles prennent contact avec la Société, elle se souillait. La poussière, toute cette crasse que produit l'accumulation et le voisinage des hommes, venait peu à peu et insensiblement lui enlever sa fraîcheur première. Et sa vie se passait ainsi et monotone lorsqu'un soir, le grand soir, un poil en délire lui arracha violemment le petit morceau de cuir (c'était de l'ersatz, mais cela ne fait rien) qui la doublait à l'intérieur. Sa brutalité n'avait d'égal que son ivresse et son sadisme, il la



remplit de bière jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus prendre et il en but ; moi aussi... j'en bus même au delà de sa capacité et de la mienne...

Le lendemain, ma penna était au pied de mon lit, raide, dépucelée, sale et grise presque.

Depuis elle a connu beaucoup de fêtes et de guindailles, elle a continué à se salir au contact de la ville et des hommes, mais elle reste pour moi la source de beaux souvenirs, de sorties inoubliables, d'amitiés sincères, de cette joie franche que seule une guindaille soignée et bien dirigée peut procurer à l'abri de la vie banale et de la contrainte sociale dans une mâle atmosphère estudiantine.

La penna, ami, c'est tout cela, c'est plus encore, c'est le signe particulier des étudiants, de tous les étudiants qui ne veulent pas faire de distinction entre eux, c'est le signe de tous les copains qui, subissant le même sort et ayant la même vie universitaire souhaitent ne point voir de distinction entre eux.

La penna, c'est le symbole de nos vingt ans et de notre indépendance, indépendance de la pensée vis-à-vis de l'a-priori, indépendance de nos actes et de la volonté.

Et s'il nous arrive parfois d'accepter cette « antique confiance » parce qu'une jeune beauté trouve que ce n'est pas correct pour l'accompagner en rue, avec quelle satisfaction et quel réconfort ne retrouve-t-on pas sa penna comme on retrouve toujours avec grand plaisir, et joie, l'affection d'un chien délaissé pour d'autres amours moins sincères.

V. V.

une imitation de leur indépendance intégrale. L'écho des politiques d'autarcie italienne et allemande, et la nécessité pour l'Allemagne de trouver des matières premières et du pétrole à l'étranger, ainsi que le triste bilan de l'isolement systématique des membres du « bloc » d'Oslo montrent à suffisance que l'autarcie et l'isolement se heurtent aux réalités et aux nécessités de la vie internationale actuelle. Elles font penser à des individus qui refuseraient la contrainte sociale pour aller braver de faim ou se jeter dans la gueule du loup.

Georges MOREAU.

Idéologie et réalité.

Demandez à un crapaud ce que c'est que le Beau, il vous répondra que c'est sa crapaud.

(Voltaire)

Depuis qu'il y a des hommes et qui pensent, l'argutie eut toujours son temps de vogue, et la pensée théorique se ses fervents adeptes. Le goût de l'abstraction, la manie de tout enfermer dans des formules nous pousse complaisamment à construire de magnifiques systèmes édités à grand renfort de subtilité, de acupiesse et de persévérance. On accepte sans contrôle un certain nombre de propositions dont on apprécie la cinquant et la fanfare ; on prétend les appliquer à tous les phénomènes sociaux et autres, en oubliant que la valeur d'une thèse ne se mesure qu'à son adaptation aux faits qu'elle veut définitivement placer sous sa tutelle. Il y a quelque chose de navrant et de cruel dans l'attachement que nous éprouvons pour ces formules toutes faites et pour des principes de parade ! On y pourrait trouver la source de bien des maux, de bien des désordres que nous traversons à l'heure actuelle. La vie ne se plie pas à la rigueur amuable d'une proposition, et, tôt ou tard, elle prend sa revanche du mépris affiché à l'endroit de ses réalités les plus élémentaires. Les événements actuels nous en offrent un pénible exemple. Mais, s'il nous faut déplorer le sort des victimes, nous aurons aussi la force de découvrir l'origine du mal, et de l'extirper, une fois pour toutes, de nos mentalités.

Nombre de nos contemporains avaient placé et placent encore une aveugle confiance dans les idéologues. S'il est un trompe-l'œil dangereux et débilitant pour la nature humaine, il faut le trouver là ! On puise dans des slogans retentissants et dans des mots vides de sens, un dynamisme factice et passager. On présente l'excitation morbide qu'ils suscitent, comme une manifestation de l'énergie et de la vigueur. Bref, on se grise de mots, et qu'y a-t-il de plus dangereux qu'un enivrement fanatique pour les paroles dont on ignore la signification ? Car il n'y a rien sous ce verbalisme, même pas une idée, et c'est par une terrible ironie qu'il s'intitule « idéologie » pour cacher le vide effrayant qu'il recèle. Mais ce n'est pas en vain qu'on foule quotidiennement aux pieds la réalité dans son fond intime. Le voile d'illusions finit un jour par se déchirer. Le communisme unit son sort au national-socialisme, son ennemi juré, idéologie.

Les troupes russes essuient de sanglants échecs en Finlande, parce qu'une idéologie ne peut créer qu'un allant illusoire.

L'héroïque Finlande apprend au monde l'enseignement des choses. Les Finlandais ne se battent pas parce qu'ils sont socialistes, communistes ou libéraux. Ils luttent pour leur Finlande odieusement attaquée, pour que leurs fils soient, comme eux, finlandais, libres de leurs destinées, à l'abri du paradis soviétique dont ils connaissent trop bien les délices. Et l'on s'étonne du miracle ! On allègue l'insuffisance de l'armée rouge et l'impéritie de ses généraux ! La leçon est donnée : qu'on en fasse son profit ! La véritable civilisation n'est pas dans les vocabulaires majuscules ; elle est dans l'ENERGIE — employée cette fois à bon escient —, basée sur tout ce qui fait que l'homme est vraiment lui-même, qu'il appartient à une famille, à une terre et à une tradition.

Heureusement, de tels sacrifices n'auront pas été inutiles : les yeux s'ouvrent et les esprits s'éclairent. Avec une sûre clairvoyance M. Daladier a exprimé le sens de la guerre anglo-franco-allemande. Seuls les discours de quelques gâteux officiels parlent encore de lutte idéologique entre la démocratie et la Dictature. Les gens intelligents ont depuis longtemps compris qu'il s'agissait d'une entreprise plus large et moins grotesque. Ils ont réalisé que le cœur des Français ne bat pas pour la démocratie, mais qu'il s'émeut au sort de la démocratie française. Les poilus ne sont pas au avant-postes de la démocratie ; ils gardent les frontières de leur patrie. Ce qu'ils défendent, c'est un patrimoine intellectuel



LIRE LE COMPTE-RENDU
DES FETES DE L'A. E. E. S.,
en 3^{me} page.

accumulé pendant des siècles ; c'est l'idéal de la liberté, de respect de soi-même que l'histoire de France a forgée ; c'est aussi l'étendue des territoires où l'on parle et où l'on pense français. Les yeux fixés vers l'avenir, ils veulent transmettre intact à leur postérité l'héritage que leur ont légué les ancêtres. Tout cela est simple et beau. Les phrases académiques et ronflantes ne sauraient exprimer d'aussi purs sentiments : elles y perdraient leur envol de faste et ne pourraient que nous convaincre de la stupidité de nos abstraites de quintessence et de nos diplomates d'estaminet. Troubant mystère de pensées trop déliées ! Leurs raisonnements si convaincants le persuadent personnellement...

Neutralité héroïque, claironnent-ils, — et la terre est près de trembler. Qu'est-ce à dire ?

Que nous sommes neutres, et non seulement dans le domaine juridique, mais encore sur le plan moral et culturel. D'abord notre neutralité est héroïque ! Pourquoi ?

Vous ne l'avez pas deviné, braves gens ? Parce que le cas échéant nous nous défendrons !... On est comme on est ! Notre héroïsme à nous consiste dans la prudence et dans la tactique du coup pour le coup. Et ne venez pas, faibles esprits, insinuer dans votre grossier béotisme qu'il vous est impossible de ne pas prendre position, de ne pas souhaiter la victoire de la justice. Le stoïcisme a des hauteurs que vous n'atteindrez jamais. Comment ? Vous vous préoccupez de l'injure et de la bonne cause ? Faites fi de ces contingences, et n'abandonnez pas les cimes que vous n'auriez jamais dû quitter ! Si le mauvais l'emporte et nous attaque, alors on avisera et puisque, comme vous le savez, on est héroïque, on se défendra !...

Mettons fin à ces prestations ridicules, ayons la fierté de nos convictions, et n'hésitons pas à prononcer tout haut ce que notre cœur murmure tout bas. C'est là qu'il faut trouver la vraie vérité contre laquelle nous ne saurions prévaloir les plus éloquentes discours ni la plus savante dialectique. Nous sommes neutres certes, mais notre pensée s'envole vers la tranchée, auprès des Poilus qui accomplissent le reste de leur devoir. Nous formons des vœux ardents pour leur victoire, pour le triomphe d'une cause qui est aussi la nôtre en-dehors de toute considération utilitaire. Car enfin, voici la vérité sans artifice ! — nous parlons français, notre éducation est française, nous sommes nourris aux sources françaises. Nos maîtres ne s'appellent pas Goethe ou Pouchkine ; ils se nomment Racine, Descartes ou Pascal.

Lambert MATRAY.

POÈTES ET POÉSIE.

L'« Etudiant Libéral » est heureux de publier un essai d'un correspondant italien, R. Gielen, de Carvalho.

Esprit très original, doué d'une sensibilité aiguë, ce camarade du Nouveau Monde, s'est beaucoup attaché à l'époque de la civilisation celtique, croit au retour de son esprit, et preconise une revalorisation de certains valeurs numaines.

Nos lecteurs liront ci-dessous ses conceptions de la poésie et la critique de ses méthodes actuelles.

Les poètes d'aujourd'hui sont tout simplement en train de manquer leur existence et même de donner au titre qu'ils prennent, un sens qui est désagréable et prétend faire de la poésie au jeu d'enfants.

Un poète est un être comme un autre, qui passe ; on ne gardera de lui que ce qu'on garde des autres, le bien qu'il aura fait à la collectivité. Quant à la poésie, elle est et demeure inviolable, toujours. Chaque époque lui donnera un sens, suivant sa nécessité, elle n'en restera pas moins la même, de faire, de créer des valeurs, des idées, des mouvements et aujourd'hui du vide ; de là, les très justes mépris ou le commun à relegate les poètes modernes. Ils ne servent plus le monde, et veulent que le monde les serve. Or l'égoïsme nécessaire à l'existence de toute société, comme de tout être, pour se mettre à l'abri de leur précipitation par l'op aso.ue, qui pourrait troubler son intégrité, les met à l'écart.

D'où vient l'angoisse désespérée de la poésie d'aujourd'hui et son extraordinaire caotisme ?

A l'heure actuelle, le monde de la Grande Révolution agonise et va vers un nouvel état de choses, celui de la plénitude de la civilisation celtique, dont un centre est l'île de France.

Une révolution, c'est un courant de passions, d'idées, de heurts. Commencée en 1789, elle a fini par la Grande Guerre et la Révolution russe. L'époque des mouvements initiaux est finie ; on commence à réagir. Le fascisme n'est qu'une fausse réaction, qui permet de mesurer les excès qu'on a commis et ceux qu'on ne doit pas commettre. Là aussi, dans tous ses mouvements contradictoires de passions humaines et d'aspirations, se révèle l'existence de toute une poésie, car ce qui a tracé les étapes de cette Grande Révolution et Libération humaines, c'est la poésie, baromètre régulier de toutes les époques.

Elle a été destructrice, révolutionnaire, contraire à la vieille aristocratie littéraire, puis a tenté de se recaler dans un certain équilibre, mais le mouvement passionnel l'entraîna au delà de ses limites tout comme il entraîna le monde vers un chaos certain, qui aboutit à une germanisation des idées ; la haine de l'existence, de la saine réalité, en un mot toute l'angoisse moderne. Aujourd'hui on a peur de vivre. Les mouvements d'idées et de passions, d'art et de science qu'a déchainés 1789 sont trop forts pour nos nerfs, et nous abdiquons ; nous nous réfugions dans des expressions si désespérées de notre détresse que nous renonçons même à la propre existence.

(Suite au prochain numéro).
R. GIELEN de CARVALHO.

POÉSIE

Cabaret.

POUR S.

C'était un cabaret d'un port lointain,
Hospice ouvert aux marins noctambules,
Ouvert bien tard après le crépuscule,
Un cabaret, par les embruns repeint.

Et très avant, dans la nuit maritime,
Les hommes de mer, de terre parfois,
D'une main de femme étreignant les doigts,
Trouvaient un bonheur fait de joie infime.

Et saignantes des morsures de l'eau,
Leurs lèvres se pansaient en après étreinte,
Contre les lèvres violemment teintes,
Lèvres de filles et de matelots.

Parmi le plafond, des lampes de fer
Versaient sur tous leur douteuse lumière,
Et, dans un coin, le patron solitaire
Jetait son regard torse vers la mer.

Vera-Cruz, 1938.

Jean ROBERT.

Hante au logis de l'humour.

III

Étant absolument incapable de découvrir un sujet, je passerai sans plus tarder au chapitre

IV.

(N. B. — Personnellement, j'ai rarement vu de chat-pitre.)

IDÉES SANS SUITE ET SUITE SANS IDÉES.

Dans la culture des microbes
L'agar est beaucoup employé,
Mais hors du tube qui l'enrobe
Il est malaisé de l'ôter.

Moralité :

L'agar demeure mais ne se rompt pas.

Moralité :

Dans tous les films, vous le savez,
Où Monsieur Baur est la vedette
Pendant une heure on voit sa tête ;
Sa partenaire, elle, n'apparaît
Que lorsqu'il veut se reposer.

Moralité :

L'Harry met une esclave qui ne doit qu'obéir.

Moralité :

Que dit Monsieur Brouha
En gynécologie
Parlant du grand combat
Qui doit donner la vie ?
« Ce qui se conçoit bien, s'annonce clairement
Et les maux (pour le dire)
se passent aisément. »

Moralité :

La fille d'une duchesse,
A l'âge de quinze ans,
Avait eu, la traitresse,
Déjà quatorze amants.

Moralité :

Aux femmes bien nées
La chaleur n'attend pas le nombre des années.

Moralité :

Un bleu tout excité
Prolongeait ses étreintes.
Mais quelques jours après
Nous ouïmes ses plaintes.

Moralité :

Qui trop embrasse, mal étreint.

Moralité :

J'ai entendu dire, à mon grand regret
D'ailleurs que de pâles idiots n'avaient pas encore compris le titre de la revue de l'A.E.E.S. : « Piston sous l'effort ».

Moralité :

Les compositeurs de la revue, con-

flants dans l'esprit et la valeur — dirai-je humorale — de la génération actuelle, se sont modestement contentés de leur en donner quelques explications différentes et circonstanciées.

Étant donné que leur confiance était mal placée, je me vois dans l'obligation de reprendre quelques nouveaux exemples pour les ignares (je suppose qu'ils en savent encore l'air).

Un jeune prof, pas très remarquable,
Assez content de son sort,
Avouait, c'est pitoyable,
« Ah c'que l'piston soulève fort ».

Discutant d'automobiles,
Ne voulant jamais avoir tort,
S'écriaient deux imbéciles :
« Y a pas d'piston sous les Fords ».

J'faisais bouffer d'la moutarde
A un copain ivre-mort,
Quand dit un troisième qui n'garde :
« Plein d'épices ton saoul l'est fort ».

Si le soir d'une belle guindaille
L'commissaire se fâche à tort
Envoie sa robust' ficaille
Nous dépistons, saouls, les forts.

Ramsés II, prince sans tache,
Voyant son bouff faire le porc,
S'écria : « Par là, les vaches
Oh Apis ! t'ont saoulé fort. »

Un pauvre homme dans la misère
En retrouvant dans sa ch'mise
Cinq centimes dit : « Bonne mère,
C'est un fort laid sou, tant pis ! »

Le cocher d'une maille-poste
Aux voyageurs qui frémissent
Montrant une vieille poste
Dit : « Ce faux r'lais, out' on plise ! »

Quant à vous, chers calemboueurs de la Revue, ne croyez-vous pas que celles que soient ses qualités, au moment de l'attribution des subsides, Monsieur Buttgenbach ne craint pas un peu que le « Budget n'bagu' » ?

JACKY.

Buisseret

Pour vos lunettes
19, rue des Clarisses

Le livret de la Revue "Piston sous l'effort,"

est en vente à la Maison au prix de 5 francs

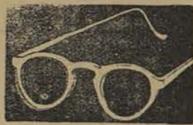
AU PROFIT DE LA COURAGEUSE FINLANDE

Le Comité étudiant d'aide à la Croix-Rouge Finlandaise organise le samedi 9 mars, à 8 heures, sous le haut patronage du Comité Liégeois, une SOIRÉE AU LYCÉE LEONIE DE WAHA.

Vous pourrez admirer en seconde représentation la pièce célèbre de Julien Luchaire : « ALTITUDE 3.200 » comédie en 3 actes et 5 tableaux.

Les étudiants sont vivement invités à ce spectacle dont le prix des places est minime : 15, 12, 10, 8 et 6 francs.

Location et numérotage : Téléph. 246.92. — Cartes en vente à la Maison, auprès de Papa.



OPTIQUE - REGLES A CALCUL

Instruments de CHIRURGIE

TROUSSES A DISSECTION

Maison FRITZ

M^r et M^{me} WESMAEL, S^r

Opticiens diplômés

18, place du XX Août, Liège (face à l'Université) - Tél. 256.91

RISTOURNE AUX ETUDIANTS.



CE QU'ILS VONT PUBLIER :

- Tony Faure (2e philo.) : Qu'est-ce qu'il fabrique ?
- Georges Populaire : Le Chéri de ces dames.
- Emile Nihoul (1re méd.) : Les Contes d'Aliné Perrault.
- Fina Pierotte (1re méd.) : Le chat botté.
- Eugène Briot (1er méd.) : Qu'il ferait bon auprès de ma blonde.
- Denise Augustins Rion (1re méd.) : Le billet dérobé.
- André Rustin (1re méd.) : Dans tes bras je me sens si petit...
- Paulette Colpin (1re méd.) : 100 hommes, 1 femme.
- Edmée Delcour (1re méd.) : La chasse à l'homme.
- Jaiquel-ne Roskam (1re méd.) : L'iceberg aristocratique.

LEURS DESIRS :

- Jean Lavigne. — Vierge.
- Suzanne Houet (1ère philo.) — Être scalpée.
- Jacques Mullis (1ère philo.) — Faire rétribuer sa plume.
- Paul Libon (2e doc. droit.) — Apprendre le bridge à Monique.
- René Legros (3e doc. méd.) — Se faire Moflier.
- Georges Ancion (2e cand. ing.) — Une photo de paires de jolies jambes.
- Pierrot Schyns (4e techn.) — Saouler Daos.
- Louis Dupont (3e techn.) — Trouver une protégée à Liège.
- A. Lepoivre (4e techn.) — Être pris au séreux.
- F. Moureau (4e chimie.) — Tutoyer le recteur.
- Freddy Delwasse (5e techn. et compère.) — Rencontrer un maqueureau comme Albert et Jojo.
- Les danseuses de la Revue. — Ne pas faire l'amour en scène.
- P. Dembour et Hubert (méd.) — Faire l'amour en coussins.
- Albert Maron (2e cand. méd.) — Être président de l'Union.
- Pierre Demarchin (2e cand. méd.) — Concluer l'amour et la philosophie.
- Fernand Gérard (2e doc. en droit.) — Être tranquille à la biblio de Droit.
- Jean Wiser (2e philo.) — Flirter avec Simone Massart ?
- Jean Haut (1er doc. méd.) — Comprendre quelque chose dans les amours de sa sœur.
- Théo Heuskin (1re doc. méd.) — Attraper les abouettes toutes cuites dans la bouche.

LIBRAIRIE

Léopold GOTHIER

3, rue Bonne-Fortune, LIÈGE

Droit - Philologie - Philosophie - Science

SPORTS

'O Kay, le célèbre écossais,
Sur la glace un jour se hasardait.
Moralité : 'O Kay sur glace.

La ville d'Ath un beau matin
fut entaidie par des gredins.
Moralité : L'Ath aide.

L' S' poussa un grand cri,
Puis, tout d'un coup, perdit la vie.
Moralité : L' S. crie, meurt.

Sion, fille des bords de l'Euphrate,
Depuis sa naissance porte natte.
Moralité : La natte à Sion.

Dans une puissante voiture
Arrivant à toute allure,
Ils ne volent pas le virage
Et s'abimèrent sur le rivage.
Moralité : Ah ! virons.

Jim, un jeune gendarme
Ne veut pas nettoyer son arme.
Moralité : Jim n'astique (pas son arme, pour ceux qui ne comprendraient pas)

Il avait un mètre quatre-vingt
Mais n'avait pas tous ses moyens.
Moralité : Sot en hauteur.

Les Mensana, trois frères, âgés de 20 ans,
Dans la ville de Nô prirent leur casernement.
Moralité : Mensana incorporés à Nô.

G. C.

Un type énorme, ce...

Louis Sauveur.



Vous tous, camarades, qui avez assisté à l'excellente revue de l'A. E. E. S., vous connaissez Louis Sauveur ; vous tous, vous avez pu apprécier l'art et l'adresse de ce jeune pennard pour accompagner chanteurs et chanteuses nombreux et variés, sachant les ramener au ton lorsqu'ils déraillaient et les suivre dans leurs fantaisies.

Ceux qui l'ont vu aux répétitions se rendent compte facilement du boulot qu'un tel rôle comporte.

Toujours souriant, toujours d'accord, toujours prêt à recommencer une chanson plus haut ou plus bas, infatigable et avec entrain, Louis Sauveur tapait sur son piano, et comment...

Il est certainement pour une grande partie dans la réussite de Piston sous l'Effort. Aussi, quoique sorti depuis peu de l'Athénée, mérite-t-il déjà l'appellation de cette rubrique. D'ailleurs, à la guindaille du vendredi... VIVREAU.

CARREFOUR

A partir du 1er mars :

Les quatre plumes blanches

nouvelle version en couleurs

Les Actualités Fox-Movietone en 1^{re} heure

KATE DE NAGY, dans

SOURIRE DE VIENNE

A Gembloux

CRIS DE PROFS :

M. Devuyt. — Lors d'une démonstration : « Mais allez-y donc ! N'hésitez pas ! Pelotez l'organe ! »

M. Halet. — Parlant de l'ascendance humaine : « Au fond, ce n'est pas de savoir si nous descendons du singe, qui est important pour nous, mais bien de ne pas y retourner. »

CE QU'ILS PUBLIENT :

Werer (2e Gr.). — Un art d'en vivre.

Varsacopoulos (4e Agr.). — A l'ombre des petites filles en fleur.

M. Hespel (Gx). — Feu de paille.

CE QU'ILS DOIVENT VOIR :

M. Lepoutre (Gx). — Le bon roi d'A Gubert.

Mateus (4e Agr.). — J'étais oûn espion.

M. Dion (Gx). — Si j'étais le patron.

Mansaropoulos (3e Agr.). — Une éducation manquée.

Droeven, Dubuisson, Goldman : Pension Miminoûsa.

CE QU'ILS EDITENT :

Gillet (1re cand.). — Les dés enchantés, Roman roumain.

Houyon (2e cand.). — La balle du tondu, une histoire de trous.

Jodding (5e co.). — L'ascenseur, nouvelle gaumaise inédite.

Olivier (4e Agr.). — Cent sous pour Lavoitrède, histoire de Kets.

Colleaux (3e Agr.). — Mon marcassin, conte grivois.

Pivin (2e cand.). — Grandeur et décadence d'un chef.

Mansaropoulos (3e Agr.). — La capote en Grèce, étude vestimentaire et hautement moralisatrice de Salomovi (soi qui mal y pense).

Fumez la cigarette

BOULE D'OR légère

Et vous serez heureux.

Faites attention à votre gorge.

Pour fumer agréablement,
pour fumer toute votre vie,
pour fumer sans risque,
adoptez donc la BOULE D'OR légère,
Tabac pur et naturel, garanti par le fabricant ODON WARLAND.

60^{me} Anniversaire de l'Association des Elèves des Ecoles Spéciales

La réception à l'Hôtel de Ville.

Les fêtes de l'A. E. E. S. ont bien commencé. Soixante-quinze poils, la plupart en toge, s'étaient réunis en collège pour être réceptionnés à l'Hôtel de Ville, y boire le traditionnel champagne, et au besoin y offrir de fastidieuses allocutions. La cérémonie se déroula dans la salle des mariages. Cinq drapeaux attendaient avec leurs délégations depuis dix minutes, lorsque ces Messieurs de l'Administration Communale firent leur entrée, très aimablement présentés d'ailleurs, par l'huissier de service. Jojo avait préparé en leur intention, un de ces speechs mielleux et bien ponctués, dont il a appris le secret par la rédaction des communiqués du C. R. J. B. U. N. M. B. Il n'y adjoignit aucune loufoquerie, ce qui est assez rare pour mériter d'être signalé.

En fût-il de même de la réponse du bougmestre ff. Léon Troclet ?

Résumons nos discours : « Etudiants, dit-il, vous devez suivre avec un intérêt puissant les cours de Messieurs vos Professeurs. Ils ne vous veulent que du bien : Témoinnez leur votre reconnaissance. La jeunesse studieuse est la gloire de la Patrie. Je suis heureux de voir que, pour compléter votre formation intellectuelle, vous avez réuni des collections, merveilles d'intérêt scientifique, dans la splendide Musée de l'A. E. E. S. (sanglots étranglés dans l'assistance). Je vous félicite par ailleurs pour votre tenue (les toges ?) et la belle œuvre d'entraide que constitue la coopérative qui rend tant de services à vos condisciples moins favorisés de la fortune (?) Messieurs, au nom des défenseurs de la Démocratie, je vous salue ! »

Jojo et Albert Schröder se mordillaient les lèvres...

Mais tout est bien qui finit bien. On apporta les coupes, on les but... Et les fêtes de l'A. E. E. S. ne faisaient que commencer !

GERMINAL.

"Piston sous l'effort"

On avait annoncé un service d'ordre formidable : pas une poignée de mains ne devait passer. Le service d'ordre ne savait pas fouiller et... il n'y eut pas une seule poignée de mains. Inutile de dire que tout le rez-de-chaussée est bourré de poils mâles et femelles (pour différenciation, cf. cours d'histologie de de Winn, ou bien cours d'hystérologie appliquée, uniquement travaux pratiques, pour toutes les facultés).

Au premier étage, des lunettes, des chapeaux : ceux qui ont payé vingt-cinq francs ; les autres, rapidement dénombrés par tous ceux des sciences. Au second, quelques couples peiotonnés.

Au premier rang, les vieux, tout vieux poils : ceux de l'ordre du piston coiffé ; en tête la trombine rutilante d'Auguste Maquet. Au second : des délégués et des resquilleux, comme de bien entendu.

Orchestre, coups de bâtons ; Wery esquinte son saxo et fait entrer en transe rythmée bien des pieds et des cannes. Coups de bâton : un chevalier apparaît sur la scène — discours hétéroïque — mais sa retraite nous montre le défaut de sa cuirasse : des canons arrondis débordent le fer blanc qui, péniblement, regagne, précipitamment en jurant, la coulisse.

Décor tentateur : combien de demis, dûment filtrés, ne se sont pas écoulés vers ces blanches fontaines, mêlant leur or pâli par dilution aux fumets suggestifs : car quand on pisse, l'on soulève or.

Une voix chaude, sympathique, qui n'a guère dû chercher pour trouver le ton juste de la guindaille, de la bière, de la jeunesse, de l'enthousiasme, de la coupe au fil, séduit en peu de temps la commère court vêtue, aux jambes rendues coquines par un mince lisère noir, tout en haut, juste où il faut, au timbre enrhumé, peu puissant, mais à la binette gentille tout plein, nerveuse en diable, pas prude et pas putain.

Elle voilà : la revue est bien lancée, on chambardera peu, on pourra même l'entendre ; elle en valait la peine.

Domage qu'on ne connaisse pas les profs (je parle évidemment pour les types des autres facultés et pour les bleus). Je ne puis vous dire si l'un ou l'autre était particulièrement bien tapé, sauf de seconde main : Duchesne était merveilleux d'accent. Mais quand on a vu Jojo retenir de ses doigts crispés son ventre qui, prétentieusement, s'obstinait à jouer le rôle de parties nobles (Jojo voulait peut-être qu'un « type énorme » de la F. L. » qu'il constitue, on ajouta : « il a des c... énormes, prouvés en mains), ou bien Dacos déplorer sa virilité décroissante et lorgner les jambes des filles en se grattant énergiquement le pénis, Bureau faire des entrechats au point d'en oublier sa chanson ; pas besoin de les connaître, on rigole de leur trogne, on est content d'entendre autour de soi : « c'est bien lui », et on ne fait pas attention si on ne l'entend pas et si la ressemblance est nulle. Les pastiches des chansons étaient tous bons : relisez le livret.



LE TROU DU JOJO FLEURS

chers des chansons étaient tous bons : relisez le livret.

Premier entr'acte : on sait tous ce qui s'y passe : on se presse entre les fauteuils et comme par hasard la direction du ruban est le bar ; décidément la bière est chère pour que l'on s'encaquet de telle façon ; que de mains, avec ou sans franc cinquante, se tendent vers les serveuses imperturbables.

Les serpentins sont entrés dans la danse ; ils s'accrochent à quelques bougies pour filer vers le second étage et redescendre en un tréillis lâche vers la scène. Wéry s'en donne encore ; Lepiat, fumant savamment sa pipe, fait le service d'ordre au rez-de-chaussée et fait éteindre les cigarettes. René Legros est apparu au balcon et un gémissement « A. E. M. P. Pé, Pé, Pé » a jailli de tous les coins.

Coups de bâtons. Jazz. Hurlements. Et Wéry conduit le bal, Dalimier roule des « r » devant une salle qui s'apaise peu à peu. Du coup, le compère en est cocu, mais pas par Dalimier, évidemment. Le pauvre Freddy se fâche bien pour la forme contre l'impure ; il faut toujours est poli avec les femmes. Puis Auguste vient donner cours à l'hyssén. Duesberg vient chanter un petit air, Danze et Bidot s'en donnent un drôle (d'air). Opéra : une basse puissante ce Chauvin ; entendant les accents mâles de ce timbre, la machine se met en chaleur et pistonne.

Troisième acte : après la levée de l'embargo d'eau (cf. livret), Agénois vient lambd'merder tout le monde avec son idéalisme outrancier ; heureusement que Fouage (vraiment bon) lui fait prendre la rengaine sous ses « tchitchi ». Une voix collective de bois vert, et puis un clou : l'ode à la bière rostantesque.

A la fin de chaque acte, petit ballet : tous ont eu vent de l'amabilité de ces dames ; ici encore on doit une belle chandelle à la commère qui calma, un tantinet, la donzelle aux seins en tempête.

Lancer des fleurs, c'est peu : après Freddy, véritable compère de revue, et la commère, citons Jojo, Pierrot Schyns, et Ancion, Lezaak, Debolle, Lacombe, Campus.

Chacun de ces noms vous fera revoir une scène particulièrement réussie. Félicitations à tous, aux « mposés » si ignorés, au metteur en scène ; la tradition de l'A. E. E. S. continue : son passé n'est pas trompé, et ceux qui le connaissent savent ce que cela veut dire.

Et leurs fêtes épatantes, Où l'on boit et l'on chante, Ne font que commencer.

Car demain, c'est la guindaille. Et Jojo, piston, saoulez les fort !

J. J.

L'envers du décor.

Après la réception à l'Hôtel de Ville, les acteurs de la Revue se rendaient à l'Hôtel Moderne, où la coopérative de l'A. E. E. S., incarnée par son président Lepolvre, leur offrait un diner. L'invitation était strictement exigée à l'entrée mais on ne demandait pas de prouver son identité ni d'exhiber un certificat de bonnes mœurs. Tout était ordonné avec soin : garçons grand style, menus rose tendre et même un photographe pour immortaliser le souvenir de ces agapes. Il cristallisait même bien lentement au gré des affamés.

L'atmosphère fut très vite des plus cordiales, grâce à Henkens qui sut mettre de l'entrain par ses chants et sa réponse spirituelle quoique assez pâteuse au solennel discours de Lepolvre. L'ambiance était créée : Schyns chanta « L'Amiral canard » et Lepomme « Marivaux », pendant que le cérémonieux maître d'hôtel rougissait pudiquement, que le régisseur suppliait les acteurs de garder leur voix pour le soir et que Lepolvre dédicait les menus : « Avec toute la sympathie de la coopérative, A. Lepolvre ».

Mais les meilleures choses ont une fin et il fallut se rendre au théâtre faire les raccords avec ces « dames » du ballet. On était assez excité : il manquait ceux qui auraient dû être là, mais la salle était pleine de gens qui n'avaient rien à y faire ; on les pria de sortir

parce qu'ils intimidaient ces dames. Sauveur roupillait dans une loge. Heureusement que Wéry arrivait. Les danseuses rouspétaient parce qu'elles devaient répéter pendant une heure et demie. M. Wagener les calma avec beaucoup d'à-propos.

Alors commencèrent les longues et monotones heures d'attente : le calme avant la tempête. Comme les acteurs ne pouvaient théoriquement pas quitter le théâtre, on bouillait des sandwiches dans l'atmosphère nauséabonde des coulisses, on se distribuait mutuellement les dédicaces super-élogieuses sur les livrets. Le grimeur avait commencé à officier et Datalu ne pouvait pas manger sous peine d'avancer sa moustache. Jojo faisait des effets de vedon ; Henkens discourait des propriétés détoxifiantes de l'acétate d'ammonium, et d'autres lui expliquait que maintenant il avait dans l'estomac de l'acétate d'éthyle et de l'annonium.

Mais l'heure avançait, la salle commençait à s'emplier et Mouraux se faisait engueuler parce qu'il avait crié « ta gueule » par le trou du rideau, ce qui risquait d'exciter outre mesure le public.

A huit heures et quart, la séance commençait dans un silence invraisemblable. Les coupes n'en révélaient pas. Dupont, qui était aussi nerveux qu'avant un examen, ne consommait plus sa joie. Freddy était épatant et ampus formidable. La commère avait repouvé sa voix. Quand le rideau se baissa pour la première fois, ce fut une explosion d'enthousiasme ; on s'embrassait, on se félicitait ; jamais on n'avait osé espérer cela. En fait, l'annonce du terrible service d'ordre avait produit l'effet désiré : on ne lança pas un grain de maïs ; tout au plus une ou deux tomates, quelque salades et des noisettes ataignaient-elles la scène durant toute la représentation, en plus des serpentins et des boules d'ouate permises et mêmes recommandées.

Le premier acte se déroula dans le même calme. Les acteurs se surpassaient, les autres se rejoignaient, le public était en or. Premier incident : deux minutes avant d'entrer en scène, Freddy était encore invivable. Pendant la seconde chanson de Bureau on le cherchait encore du buffet de l'amphi aux loges des danseuses. Enfin il apparut tout essouffé au moment où la commère tombait en syncope et où Hautot et D'Or allaient entrer en scène à sa place : Monsieur Alfred avait voulu aller se rendre compte dans la salle de l'effet produit. Les larmes dans la voix la commère lui fit jurer qu'il ne plus la quitter avant la fin de la séance. Pendant le chœur final, après le bal et, Guillemain, auquel on avait conseillé de soulever d'un geste sa réplique « Quels corps élastiques », se fit proprement gliffer ; il en manqua presque la réplique suivante. La mauvaise humeur des danseuses allait en empirant, d'autant plus que deux énergumènes qui n'avaient rien à faire là étaient allés les embêter dans leur loge.

L'entr'acte fut très long. Malgré le splendide tableau de grimage dont Nono s'efforçait de faire respecter la subtile ordonnance, le grimeur n'avancé pas ; chacun voyait une tête parfaite et revenait deux ou trois fois se faire rectifier. Bien que Wéry eut beaucoup joué pour faire prendre patience, le lever du rideau fut houleux : il fallut la puissante voix de Dalimier pour surmonter le chahut et calmer le public. Enfin, il se calma... La machine connaissait mal, mais tant pis, Bidot cria Top avec entrain et l'acte s'achevait vers le ballet final sans trop d'encorements. Le ballet ne voulut pas bisser le final. L'ahurissement et l'indécision régnaient sur la scène et dès la rentrée dans les coulisses les gros mots fusent.

Heureusement que grâce à sa profonde compréhension de l'esprit étudiant jointe à sa connaissance de l'esprit théâtral, la commère parvint à reconforter Freddy et la maîtresse de ballet. Quant au régisseur, il ne fit pas preuve de moins de sens psychologique. Je me rappelle Debolle en train de rouspéter satiriquement parce qu'une danseuse avait complaisamment regardé pendant qu'il changeait de pantalon dans le couloir ? Mystère : Monsieur Wagener s'approcha de lui en le complimentant sur sa voix et en lui proposant en engagement de basse à la Monnaie ; il ne fallut pas trois secondes pour que sa figure changeât et qu'il oubliât complètement tous ses griefs.

Pendant qu'on cherchait Schyns qui pintaient avec Dacos, Campus donnait les directives pour le maquillage de son père :

Plus long le nez, plus long.

Enfin, le troisième acte commença. Il se déroula assez calme, sauf qu'une danseuse se flanqua par terre en évitant le rideau et, qu'une autre faillit piquer une crise de nerf en pleine scène ; mais Godefroid veillait, prêt à sauter dessus pour la maîtriser. Enfin la revue s'éteignit aux cris de « Jojo au pouvoir ». S'il n'apparut pas sur la scène, ce n'est d'ailleurs pas uniquement par modestie, mais aussi parce qu'il était dans la salle, occupé à de leurs pas uniquement par modestie, mais aussi plus tendres choses.

Les coulisses s'emplirent. Chacun cherchait une chemise, un pardessus, ou un pantalon. Finalement on re-trouva tout, ce qui prouva une fois de plus que rien ne se crée et rien ne se perd : vous pouvez entasser dans une salle de six mètres carrés autant d'objets que vous le voulez, si vous videz la salle vous finirez par retrouver tout ce que vous y aviez mis.

On se rendit ensuite à la Mason, où devait avoir lieu une petite soirée intime. Il y avait trois ou quatre cents types on ne peut plus excités. Un chahut infernal régnait. Seule la brosse à dent de Lepomme parvint à calmer tout le monde, exception faite de la petite femme autour de laquelle frétilaient Maquet et Jungels, qui croyait très spirituel de glosier sur tout le temps.

Comme il n'y avait que soixante litres de bière, on dut bientôt se séparer pour des lieux plus propices. Mais ceci est une autre histoire...

UN TEMOIN BINOCULAIRE.

Au Val-Benoit.

L'A. E. E. S. fêtait son 60^e anniversaire avait fait visiter à ses hôtes étrangers les lieux où les futurs ingénieurs s'initient aux beautés de la mécanique, chimie, électricité et autres sciences mystérieuses.

Nous les avons accompagnés pour nous rendre compte de ce que l'Etat, quand il le veut bien, sait faire pour les étudiants.

Nous parlerons tout d'abord, mais peu, de la Centrale de chauffage et électrique. Très bien la centrale, et peut-être la seule chose qui rapporte car non seulement on y fabrique la vapeur destinée au chauffage des différents bâtiments et l'électricité pour leur éclairage, mais cette électricité, quand il y en a trop, on la vend.

On nous conduisit ensuite aux Laboratoires ; ô combien aux proportions colossales, qui est un chef-d'œuvre. Car, en plus de pavés, lambris en majolique de couleur différente à chaque étage, horloges à foison, nombreuses fenêtres, plafonniers discrets et détail prosaïque : « commodités » à discrétion, voilà qui nous change du bâtiment central ! Chaque professeur a son laboratoire, son auditoire, une salle de préparation, une antichambre, bref, tout le confort désirable et tout cela éblouissant, aéré, d'une propreté méticuleuse.

Nous n'étions pas revenus de notre émerveillement qu'on nous annonça : un des deux grands auditoires (300 places).

Imaginez le coup d'œil : une vingtaine de rangées en gradins de bancs confortables, salle sans angles, insonorisée, murs en xylolekt. Ajoutez à cela des stores noirs se déroulant électriquement, pour permettre des projections lumineuses, cinéma muet et... sonore (pourquoi a-t-on omis le cinéma en relief et la télévision ?) Et maintenant le fin du fin : les tableaux mobiles. Le prof. couvre de formules le tableau inférieur, puis il appuie nonchalamment sur la main courante devant la ramure à crates, lui imprimant un léger mouvement d'avant-arrière et le tableau inférieur remonte pour faire place au tableau supérieur. Un pince-sans-rire m'a d'ailleurs fait une remarque judicieuse : pourquoi n'a-t-on pas adopté un système d'essuie-glace, la lame de caoutchouc étant remplacée par une éponge humectée automatiquement et selon les goûts des profs, à l'eau de rose ou de Cologne ?

Restait le bâtiment du Génie Civil, que le même plaisantin baptisa incontinent « l'aquarium ». Effectivement, car hormis la carcasse, ce ne sont que vitres, du rez-de-chaussée au sommet (une riche affaire pour les vitriers, ce bâtiment !) et chose inouïe, pour nous, les purées du bâtiment central, ces fenêtres se manœuvrent sans difficulté et elles sont propres (oui Messieurs, propres !).

Ici encore, on n'a rien négligé et si les types qui font leurs études n'en sortent pas des génies (civils évidemment), c'est à n'y rien comprendre : locaux splendides, outillés au dernier cri, matériel de premier ordre, de l'espace pour se mouvoir à l'aise et ce soulève le luxe poussé jusque dans les moindres détails.

Quant au dernier bâtiment, pour la Mécanique, l'intérieur n'étant pas achevé, ce sera pour le 70^e anniversaire de l'A. E. E. S.

Quand on sort de là, la première chose qu'on dit : c'est merveilleux, quel luxe, quel confort !, puis on pense à ce qui se dresse place du XX Août et on dit : « c'est dégoûtant ! ». Car, nous ne le dirons jamais assez : en lui-même le bâtiment central est infect, mais comparé au Val-Benoit, il est immonde. Qu'on ne me parle pas de manque de gallette : on en a bien pour achever le bâtiment de la Mécanique et on ne regarde pas à la dépense, je vous assure. De plus, on commence déjà un autre bâtiment !

Je vous ai parlé des carrelages et des lambris somptueux ; nous sommes loin des planchers branlants, des murs blanchis à la chaux et des bordures en pierre de taille ! Ici, de la lumière solaire et électrique à profusion, grâce à d'immenses baies vitrées et à des plafonniers du meilleur goût, à des fenêtres inouïables sans les concours d'un cheval, et les lampes se balançant gracieusement au bout d'un fil, origine de maux de têtes pour ceux qui ont cours après le coucher du soleil. D'un côté, des bancs rationnels, où on peut s'asseoir une heure durant sans fatigue démesurée, de l'autre, ce que j'appelle des « cheva-

lets tranche épine dorsale » descendants directs des chevaux de torture du Moyen-Age. Ici on doit dédaigner les cours, parce que les auditoires sont trop petits ; là on a un auditoire pour 300 personnes, où se prélassent une cinquantaine d'individus. Voulez-vous un exemple ; en troisième année, les chimistes sont 7 et chaque professeur a son aire ; en première photo, ils sont 200 et on ne sait où les mettre.

Il faut avoir entendu les lamentations de M. Dor (le juriste) et son envie pour les tableaux mécaniques, pour réaliser la situation : dans un auditoire, le tableau est dépendu sur toute sa longueur, dans un autre, il est pendu trop bas et le prof. écrit pour lui tout seul. Il y aurait matière à comparaison pendant des heures encore et cela ne changerait pas : d'un côté du beau, de l'autre des horreurs.

GRINCHEUX.

La Guindaille.

Les fêtes ne pouvaient finir sans guindaille canard, aussi voudrions se pressait dans les saons de la Mason, la gent étudiante, recouverte de toges aux plus chatooyantes couleurs.

La bière repaissant sa mousse fraîche et les chansons allaient bon train, sous la conduite de notre camarade Chantraîne.

Le Cabaret nous permit d'entendre quelques chansons inédites interprétées par Ugone, Lezaak, Henschel, un poème spécial où l'on décelait la délicate pensée de Lambert Mathon (1er doct. en droit) auteur et compositeur, nous interpréta l'un de ses œuvres, made in Charles F.enet. Très bien, ce qui lui valut le 3e prix.

Lepomme rechanta le célèbre « Mari vaux ». J.-J.-M. Deronchène, premier piano, hors-concours, membre du jury, exécuta avec le brio qui lui est coutumier, quelques vieilles chansonnettes.

Dalimier, un peu timide ne se présenta pas.

Corbisier eut le mérite d'être le seul à avoir une chanson originale ayant trait à la revue et à ses organisateurs. Félicitations à Schins, dans « Papa canard » et autres chansons idiotes, fut splendide et fut chanter l'air de Tacos, de la Revue.

Le Jury se retira pour délibérer, dans le calme et la sérénité, et nous revint avec un classement qui contenta tout le monde :

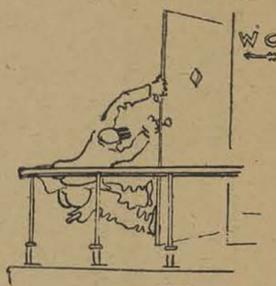
1ers ex-aequo : Corbisier, Schins.

3e : Mathon.

4e : Lepomme.

Jojo reprit la direction des fêtes avec une ardeur peu commune. On vida ce qui pouvait rester de liquide, à la grande joie de Papa — et, tard dans la nuit, on continua joyeusement les fêtes, car cela n'arrive que tous les cinq ans.

NICK.



Le Banquet.

« Je vous félicite d'avoir réussi d'aussi belles fêtes et surtout ne regrettez pas ces quelques jours que vous croyez avoir perdus. Ils ne sont pas perdus, car vous êtes en état de les récupérer dans d'excellentes conditions.

« N'ayez aucune crainte. Mais non !... Si vous avez confiance en ceux qui vous interrogeront à la fin de l'année, vous réussirez... Vous avez la chance d'être jeunes encore... »

Ainsi s'exprimait M. Fourmarier, Doyen de notre Faculté des Sciences appliquées, au banquet de clôture des Fêtes du 60^e.

A ces mots, nous avons applaudi de tout cœur, en pensant à toi Jojo, à toi Freddy, à toi Bébé ! Ces mots prouvent que vous avez eu raison de persévérer en organisant d'aussi belles fêtes. Ils prouvent que vous n'êtes pas d'infâmes privilégiés mais de vrais « poils ».

Nous étions une quarantaine à participer à ce banquet qui avait lieu dans les salons de la Mason. Jojo présidait dignement, encadré de notre sympathique Recteur et de notre éloquent Doyen ; MM. Guillemain et De Rycker aient tenu également à profiter de l'occasion pour manifester leur sympathie aux étudiants.

Piquet, président de l'A. E. D. et Legros, président de l'A. R. E. M. P., représentaient leur association respective.

La soirée fut très gaie, les crus excellents, la bonne chaire fort appréciée. Quand Jojo leva sa coupe en l'honneur de Freddy et que Freddy leva sa coupe en l'honneur de Jojo, il y eut une telle ovation dans la salle que les larmes m'en vinrent aux yeux !...

Cette coupe de champagne achève les Fêtes du 60^e, et comme Jojo l'a très bien dit dans son allocution :

« Vivent les Fêtes du 65^e ! »

DALL



Têtes de pipes

et Pipes désoculottées.

Roman feuilleton inédit.

N° 11

Résumé des chapitres précédents :

Le hareng magnétique flirtait dangereusement avec un pied de table asmatique qui n'avait vraiment rien de séduisant. L'homme nu arriva alors dans toute sa splendeur et mangea le hareng magnétique. Le pied de table resta seul et sa tristesse augmenta de jour en jour. Il maigrissait à vue d'œil, et on le vit pleurer silencieusement. L'amour le consumait. Ne pouvant plus rester pied de table, un jour il partit ; il était devenu si triste et si boiteux qu'il ne laissa aucun regret derrière lui.

Dans les lignes suivantes nous ne continuerons pas l'histoire du pied de table ; elle est trop triste et ferait pleurer plus d'une aimable lectrice au cœur trop sensible.

Pour copie conforme :
L'adjudant Le Malotru.

CHAPITRE XXIV (suite)

Quel souvenir tragique ne laissa pas cette nuit dans l'âme de tous ceux qui la vécurent. Chacun était installé calmement au poste qu'on lui avait assigné, tout était prêt, la nuit était particulièrement noire. Nos ennemis étaient tout près ; enfin, la lutte allait pouvoir s'engager !

Nous avions tous le cœur rempli d'une joie et d'un courage indicibles.

Tout à coup, le bruit du moteur de l'auto-gyre ennemi s'arrêta. On vit une forme blanche descendre, diaphane, dans la nuit d'encre. Elle atterrit juste devant la porte de la maison de Jenny... mais elle ne l'ouvrit pas.

Nous étions tout haletants, et je suis certain que la forme blanche si gracieuse sentit couler autour d'elle les souffles puissants qu'exhalèrent nos poitrines.

Elle déposa une lettre dans la boîte,

puis on la vit remonter doucement vers les cieux.

Un bruit de moteur se fit entendre... on donna l'alerte, et cinq minutes après Waha, Thibert et Lemineur étaient dans leur squalo volant à roulettes, à la poursuite de notre ennemi.

CHAPITRE XXV

La Lettre.

Quand tout fut redevenu calme, on entendit Colart siffler doucement le chant de ralliement. Avec calme, tous les étudiants qui avaient participé à l'action tragique que nous venons de décrire avec tant de force et de vérité, étaient assis en rond autour de Bob. Pas un bruit ne troublait le calme profond de la nuit. Seul, un beuglant tout proche faisait de temps à autre entendre les mélodies criardes mais si spéciales de son piano mécanique.

— Camarades, commença Colart, je suis ému, la lutte est engagée, et nous devons en sortir victorieux. Je demande un dernier grand effort. Je suis certain que vous l'accomplirez. Jenny n'a pas été enlevée. Pourquoi ? Nous le saurons en subtilisant la lettre que la vision blanche qui est descendue du ciel est venue lui apporter. Comment faire pour la reprendre dans la boîte ?

C'est simple, dit un camarade particulièrement intelligent et débrouillard. (Schréder, évidemment) ; nous, dans la lutte, quand un cas pareil se présentait, on achetait du ching-gum. On le mâchait, on le pendait au bout d'un fil, et l'on pêchait la lettre dans la boîte.

Cette idée originale fut rapidement mise à exécution. On retira la lettre adressée à Jenny, Colart l'ouvrit et nous la lut à voix haute :

« Chère amie, je joue ma vie pour vous ; j'étais chargée de vous enlever, je connais votre sensibilité et votre fidélité habituelle. Restez sur terre, vous y serez bien plus heureuse. Le choix y est beaucoup plus grand qu'ici. Les êtres transformés par le Comité des Retouches des Jeunes Beautés Universitaires suivant la Nouvelle Méthode de Bogouviassky, sont tous semblables, et pour peu qu'un de ceux-ci ne vous plaise pas vous n'aurez pas, comme sur la terre la facilité de changer... ils sont tous semblables. Même mon Emile est deve-

nu comme les autres et est tout transformé. Il ne me fait plus la cour et reste froid comme un glaçon. Il parle le Je Jo. de Colart, de Schréder, de Freddy, mais moi il m'ignore. Il me semble qu'il complète souvent avec René Legros. Emile est si changé que je crois même que c'est un faux Emile qu'on m'a envoyé !... Si cela était et que les membres du C P R J B U S M B m'auraient roulée, j'aurais ma vengeance et je leur tomberais dessus à bras raccourcis. (Tu parles !)

« Voilà ce que j'avais à te dire ; sois prudente, je t'aime ; bien affectueusement. »

« Tu Vénus »

— Ah, ah ! dit Colart, il y a du changement. Nous allons faire savoir à Vénus, par un moyen ou un autre, que c'est No-No qui est près d'elle ; elle va croire que ce sont les membres du C P R... qui l'ont odieusement trompée, et ça nous fera un ami de plus dans la place. La victoire n'est pas loin, amis. Haut les cœurs ! Nous vaincrons ! Cré dieu, comme j'aime ces luttes ardues. Allons vite boire un demi à fond.

On remit la lettre refermée dans la boîte et on suivit Colart. Il était à h. 30 du matin quand on se sépara. Quelques-uns allèrent retrouver Mou Mou, qui avait été chargé des émissions de T S F sur ondes courtes. Il était en contact permanent avec le squalo flottant à roulettes.

Les nouvelles étaient bonnes. Nos amis, cachés derrière un nuage rose, suivaient de loin, sans être aperçus, l'auto-gyre ennemi. Il faisait beau, disaient-ils, et ils se trouvaient au dessus de l'Angleterre.

CHAPITRE XXVI

Où l'auteur ne sait pas ce qu'il va raconter.

Midi, midi 5, midi 10, rien à signaler. Voilà bientôt 1/4 d'heure qu'on n'a plus de nouvelles du squalo volant. Y a-t-il quelque chose d'anormal ? Nos camarades, ont-ils atterri ? On est anxieux. Fernand Mou Mou a quitté le poste d'émission et de réception établi à l'A. E. S., ou règne une grande animation, tout le long du jour, et c'est Freddy qui est à l'écoute.

Il prend son rôle au sérieux. Son regard est dur, un rictus passe durement

son front et, les dents serrées, le président jure sans discontinuer.

Pendant ce temps, Jenny est tombée sur Fernand. Elle lui explique la lettre et lui demande conseil. Fernand ne sait que dire et il lui propose d'aller au cinéma. Mais Jenny n'est pas contente ; elle veut davantage.

— J'ai tout quitté ici pour aller là-bas. C'est toi qui m'a donné ce conseil. Allons, allons, donne moi conseil. Que veux-tu que je devienne seule, affreusement seule ? Vénus me fait peur avec la lettre ; tous les mêmes ; c'est épouvantable ; j'adore le changement.

— Que veux-tu ? lui dit Fernand ; je n'y peux rien. Si tu ne trouves rien chez les étudiants, retourne-toi vers les militaires !

— Oh ! viens, que je t'embrasse ! C'est une idée magnifique que tu as là. Ils sont si malheureux, les soldats ; ils sont toujours seuls à la caserne et leur amie seule n'est jamais près d'eux et souvent, ils n'en n'ont pas !

— Oui, et quand ils sont en congé, ils prennent facilement ce qu'ils trouvent, même si cela ne vaut pas grand chose.

— Oh ! grossier ! hurle Jenny hors d'elle. Je ne t'adresserai plus jamais la parole.

— Dieu soit loué, dit Fernand, en s'évanouissant ; et dans ce sommeil qui ressemble à l'étranglement à la mort, un sourire d'ineffable bonheur éclairait son bon visage.

Pour le réveiller, Debolte dut chanter de sa voix puissante, le grand air de « La Tosca ». Debout, sur un tabouret de La Maison, le petit Léon galvanise la foule qui l'entoure. Fernand se réveille et ses premières paroles furent : — C'est vraiment trop de chance en un coup. Et dans sa joie il embrassa Jojo, qui se trouvait tout près.

Mais l'heure n'était pas à toutes ces balivernes.

On ne recevait plus de nouvelles de Lemineur, Thibert et Waha.

Nos trois héros auraient-ils péri ? Personne ne voulait le croire.

— Ce n'est que vers 5 h. 10 du soir qu'on entendit un appel.

— Allo ! Allo ! A. E. E. S. ? Ici Waha, Ici Waha ! Ici Waha ! Allo ! Allo ! A. E. E. S. ? Ici Waha ! Ici Waha ! Ici Waha !

A suivre au pas précipité
Dénouement mardi prochain.

■ Exceptionnellement, notre n° 12 sortira mardi prochain, 12 mars. ■

VOUS AUSSI...
vous deviendrez un lecteur assidu de **La Dernière Heure**
c'est le journal qui vous renseigne
LE PLUS RAPIDEMENT
LE PLUS COMPLETEMENT
LE PLUS SINCEREMENT

UNE BRASSERIE FAMILIALE
POUR TOUS !
Aux Trois Suisses
PONT D'AVROY
BUFFET FROID -- BIERES ARTOIS
Rendez-vous des Universitaires

LISEZ L'EXPRESS
JOURNAL QUOTIDIEN
FRANC BIEN INFORME LIBRE

RAFFINERIE TIRLEMONTAISE
TIRLEMONT
Exigez le sucre scié rangé en boîtes de 1 kilog

Le Pré Normand
RUE VINAVE-D'ILE, 9
Téléphone 143.62
Spécialité de Gaufres, Glaces et Repas légers
Rendez-vous des Universitaires

Radio J. B. DIRICK
30, rue de la Madeleine
Ses postes merveilleux
Ses amplificateurs à grande puissance
Garanties très larges
Facilité de paiement.

Pharmacie Saint Remy
50, Rue Neuville - Téléphone 140. 8
Spécialités Belges et Etrangères

IMPRIMERIE - LITHOGRAPHIE - PAPERIE
Maison Ch. Baré
27, Passage Lemonnier - Tél. 146.42
Spécialité de Cartes de Visite - Lettres de Mariage - Naissance
Timbrage
FOURNITURES POUR ETUDIANTS.

Maison MAGNETTE
MCRAND Sucre.
Tout pour Etudiants, Militaires et Scouts
ARTICLES DE SPORTS
Passage Lemonnier, 8

Librairie S. TUMMERS
46, rue Sœurs de Hasque
ACHAT ET VENTE DE TOUS LIVRES ET COURS UNIVERSITAIRES.

Mots croisés
N° 11
HORIZONTALEMENT :
1. Les singes les aiment beaucoup.
2. Lacet.
3. Pas habitué au plancher des vaches.
4. Comme un œuf - Pronom - Tendence à l'accomplissement.
5. Porte ouverte sur les plus beaux rêves - celle du sang est bien réglée.
6. En double dans une assurance - Coussins contre les piqures - Chef.
7. Préfixe - Dance mollie d'Éoie.
8. Lion passant avec la tête de profil.
9. Tigre sans queue - Amour.
10. Déplacera un axe.

VERTICALEMENT :
1. Déformée.
2. Hérité.
3. Corps d'habitants.
4. Carré de 1 m. de côté - Ajuste.
5. Produit du vent - Source.
6. Tirer parti.
7. Nest et ne sera pas - Est Allemand de naissance depuis l'annexion des Sudètes.
8. S'arrêter pour pondre - Époque.
9. Les Mormons en font partie - Sert à doubler.
10. Changements - Vainqueur de Baasa.

Réponses aux mots croisés N° 10
HORIZONTALEMENT :
1. Empreintes ; 2. Alangu - A ; 3. Aralgné - S ; 4. Gli - 1 O - R O S ; 5. ET - Enroche ; 6. NI - TSE - AIR ; 7. EM - O - NE - O ; 8. Seulette - U ; 9. I - ES - OPES ; 10. Élasticité.
VERTICALEMENT :
1. E - Agonesie ; 2. Maritime ; 3. Plat - A ; 4. Rai - Etioles ; 5. Engins - Est ; 6. Ignorant - 1 ; 7. Nue - O - Eloc ; 8. Tierca - Epi ; 9. E - Ohio - ET ; 10. Sasser - Use.

Entre les réponses exactes qui seront envoyées ou données à Jules Olivier, rue du Centre, 16, à Herstal, avant mardi prochain, il sera tiré au sort un BON pour QUATRE DEMIS

Le café ordinaire 1 fr. 25
Le Cristal (Export) 1 fr. 50
Café des Etudiants
A LA COUPOLE
Rue de l'Université, 22, LIÈGE
Dans la salle de Billards, la Consommation est facultative pour les Etudiants

CASQUETTES D'ETUDIANTS
INSIGNES
L. DEVILLEZ
Passage Lemonnier 30 - Tél. 143.37

LUNETTES
COMPAS
PHOTO
MICROSCOPES
Le maître opticien
Smalt
19, rue de la Régence

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1									
2									
3									
4									
5									
6									
7									
8									
9									
10									

7 réponses exactes nous ont été envoyées : celles des camarades : André Kempeneers (1re pharm.) ; André Duchesne (Ath.) ; Marcel Orban (1re méd.) ; Henry Leroy (1re méd.) ; Arthur Dor (Ath.) ; Georges Pire (Ath.) ; Marcel Brishois (1re mines).

L'heureux gagnant des quatre demis est Marcel Orban : (vieux veillard !) A la santé Marcel.

Les quatre demis seront à boire à la brasserie Cyrano, rue Cathédrale, 95, Liège.

Spécialités belges et étrangères
Eaux minérales
Pansements
Pharmacie VIVARIO

Coin de la rue de l'Université et de la place du XX août

STRAPS GRAINES et PLANTES
Spécialiste de la Décoration
Art Floral -- Membre Fleurop
Ordres pour le Monde entier
83, Rue d'Amersœur, 83, Liège
Téléphone 102.78

CAFE CENTRAL
HOTEL - RESTAURANT
PLACE DE LA REPUBLIQUE FRANÇAISE
Tél. 101 01
Salons pr. N. es, Banquets, Réunions

La première
Ecole
du monde
POUR L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES
ETRANGERES

BERLITZ-SCHOOL
Boulev. de la Sauvenière, 23 Liège
Téléphone 258.35

CAFÉ DU PÉLICAN
Rue Cathédrale
TEL. 4388
Consommations 1^{er} Choix

Impr. BOVY, 5, rue du Jardin Botanique
Téléphone 144.35

954537-120